

au dessous du genou et monte jusqu'à mi-cuisse ; la sixième se fait du côté opposé, à la même étendue ; la septième et la huitième étant plus considérables, il n'est pas hors de propos, pour peu qu'il y ait d'altération dans la bouche, de s'arrêter une couple de jours avant d'aller plus loin, et de les éloigner d'autant l'une de l'autre ; les deux frictions faites alternativement doivent occuper le gros de la cuisse jusqu'aux aines et au dessous des fesses ; la dixième monte environ au milieu de l'épine ; la onzième va jusqu'à la nuque ; la douzième et la treizième sont destinées pour les deux bras.»

« S'il survient, dit Goulard, quelque accident dans le cours du traitement, comme l'enflure des glandes de la bouche et du voisinage, des ulcérations à la langue, au palais, aux gencives, aux amygdales, à la luette, etc., la fièvre, la diarrhée ou tel autre symptôme de cette espèce, nous faisons sortir les malades des salles où on les frotte ; on leur ôte quelquefois leurs linges, on les purge, on les baigne, etc., et on reprend ensuite la cure. »

On se proposait bien, d'après cette méthode, d'empêcher la salivation ; mais on n'y parvenait pas toujours. Elle se manifestait sans doute toutes les fois qu'on observait les accidents dont parle Goulard ; et comme il est reconnu que les précautions qu'on prend pour l'arrêter lorsqu'elle existe, ne réussissent pas constamment, il arrivait nécessairement que beaucoup de malades étaient pris de salivation et en étaient tourmentés plus ou moins long-temps.

Toutefois la méthode dite de Montpellier n'appartient pas à Chicoineau ; elle était connue et avait été mise en pratique long-temps avant lui. « La méthode par extinction est, selon M. Jourdan, la plus ancienne de toutes, puisqu'on la trouve déjà indiquée dans Théodoric. Benedetti, Almenor, Hock, Massa, faisaient alterner les frictions avec les bains et les purgatifs, dans la crainte, comme disait Massa, que les parties internes ne s'enflammaient et que l'inflammation ne se com-

muniât à la bouche et aux gencives. Cependant les partisans de cette méthode étant tombés dans l'excès contraire, celui d'éviter très méticuleusement toutes les évacuations qu'aurait pu provoquer le mercure, et de discontinuer l'usage de ce médicament aussitôt que les symptômes avaient disparu, *il résultait souvent de là des récidives ou même des guérisons incomplètes, qui firent tomber peu à peu la méthode dans le discrédit, et donnèrent la prépondérance à sa rivale.* Elle était presque oubliée lorsque Chicoineau la préconisa de nouveau... Hagenot la défendit aussi en 1737, et, le nombre de ses partisans ayant toujours été en croissant, elle a fini par écarter à son tour celle qui l'avait éclipsée jadis, et par devenir seule dominante. »

On pourrait croire, d'après le passage de l'ouvrage de M. Jourdan, que je viens de citer, que ce médecin regarde le mercure comme un médicament qui peut convenir souvent contre la syphilis, et qu'on en obtiendrait plus généralement de bons effets si on en continuait l'usage assez long-temps, et qu'on ne redoutât pas trop les évacuations qu'il peut produire. On se tromperait cependant, car cet auteur dit positivement dans un autre endroit, « que le mercure n'a été considéré comme moyen principal de guérison, que parce qu'on a négligé tous les autres, depuis qu'il est devenu en quelque sorte obligatoire de l'employer ; et, en second lieu, que ses propriétés, soit curatives, soit morbifiques, car il déploie tantôt les unes et tantôt les autres, sont l'unique résultat de la réaction à laquelle donne lieu son action stimulante sur l'organisme. »

Mais s'il est vrai que le mercure n'agit que comme stimulant et ne possède à aucun autre titre la propriété de guérir la syphilis ; la raison et la prudence se réunissent pour en interdire l'usage ; car il peut être remplacé par toutes les substances propres à stimuler au même degré, et qui n'ont pas, comme lui, l'inconvénient de produire la salivation et

ses funestes effets, même à la dose la plus minime, ainsi que cela arrive assez fréquemment et que je l'ai observé maintes fois. Je me fonderai d'ailleurs, pour en rejeter l'usage, sur ses effets, tels qu'ils ont été exposés par M. Jourdan lui-même.

Lorsque le mercure excite de manière à dépasser le mode d'action physiologique propre à l'individu qui en fait usage, « on ne tarde pas, dit M. Jourdan, à voir survenir les mêmes phénomènes que si l'on avait donné le mercure à haute dose; ou si les organes digestifs étaient très irritables, il survient tantôt un sentiment de chaleur et d'épuisement dans l'estomac, avec perte de l'appétit, des épigastalgies, des nausées, des vomissemens même, des coliques et des évacuations alvines; tantôt seulement un état fébrile, caractérisé par la vivacité, la plénitude et la fréquence du pouls, l'accroissement de la chaleur animale, l'augmentation de la perspiration cutanée, et chez certains sujets de la sécrétion rénale; la soif, l'insomnie, l'agitation pendant la nuit, une grande susceptibilité pour toutes les impressions et la formation d'une couenne inflammatoire sur le sang tiré de la veine. Cette secousse générale dure pendant quelque temps. Elle s'accompagne parfois de congestions sanguines dans le système nerveux spino-cérébral, les organes de la poitrine et ceux de l'abdomen, qui ont pour résultat l'apoplexie, le tremblement, la paralysie, le crachement de sang, l'éruption des menstrues ou l'établissement du flux hémorrhoidal. Si, malgré ces accidens, on persiste à administrer le mercure, il en survient d'autres encore dont les plus remarquables sont la phlogose du canal alimentaire, annoncée par le ténésme ou par des déjections glaireuses, quelquefois sanguinolentes, des éruptions à la peau et des lésions du tissu fibreux et du tissu osseux. Les phlegmasies internes pervertissent le travail de l'assimilation, et par suite celui de la nutrition. Le sang perd une partie de sa consistance habituelle.

Le sujet tombe dans l'amaigrissement ou devient pâle et bouffi; il perd en grande partie ses forces musculaires. En un mot, on voit éclater subitement tous les symptômes de la diathèse appelée *scorbutique*, ou ceux de l'état désigné vulgairement sous le nom de consommation, dont la mort peut être le dernier terme. Il arrive fréquemment alors, si le malade a été atteint autrefois sur une partie quelconque du corps d'ulcères complètement guéris depuis long-temps, que les cicatrices se détruisent sans aucune cause extérieure de l'ulcère, et que la nouvelle plaie prend rapidement un aspect sordide, ou même présente tous les caractères de la fièvre d'hôpital.

Le mercure agit quelquefois comme poison et non comme médicament. Pearson rapporte que tous les ans il meurt dans chaque hôpital d'Angleterre un ou deux malades qui succombent à ce qu'il appelle l'*éréthisme mercuriel*, état qui se manifeste par une grande oppression des forces, une anxiété extrême à la région précordiale, des soupirs fréquens, des tremblemens, la petitesse, la rapidité et l'intermittence du pouls, des vomissemens, la pâleur de la face et un sentiment général de froid. La mort succède avec rapidité à cette série d'accidens.

M. Desruelles s'exprime ainsi relativement au mercure, dans l'*Esculape* du 12 avril 1840: « Il peut nuire et être mal supporté à la dose la plus minime. C'est alors que vous verrez le malade triste, abattu; sa langue se couvrira d'un limon jaunâtre, son haleine sera fétide et son appétit perdu; il conservera, quoi qu'il fasse, un goût métallique dans la bouche. Si ces phénomènes précurseurs ne vous mettent pas sur vos gardes, des coliques, des pincemens d'estomac, quelques nausées, des vomissemens même, une fièvre vive avec soif, sécheresse et brûlure de la gorge, un amaigrissement rapide, une teinte jaunâtre de la face, vous avertiront, mais bien tardivement, que la dose du bichlorure est trop

élevée, qu'elle est mal supportée, qu'elle nuit. Dans ce cas, les maladies vénériennes partagent la souffrance de l'organisme, et le médicament qui devait les guérir les exaspère, entrave leur marche et les précipite dans des terminaisons funestes. Des affections secondaires se montrent des affections consécutives; celles surtout qui siègent à la peau, aux ouvertures des membranes muqueuses, se succèdent, s'aggravent et se compliquent de plus en plus. C'est alors que le régime diététique et l'hygiène dévoilent toutes leurs puissances d'action. »

Parmi les observations que j'ai eu occasion de faire sur les effets du mercure administré à une très petite dose, j'en citerai trois, qui attesteront en même temps que les accidens qu'il est susceptible de produire peuvent suivre presque immédiatement son usage.

La première de ces observations a pour sujet une jeune demoiselle de vingt ans, d'une constitution lymphatique et délicate, qui était affectée d'une dartre squameuse, et à laquelle j'avais conseillé de prendre soir et matin une pilule de Belloste. Dès le second jour, après avoir pris seulement trois pilules, les gencives de la malade se tuméfièrent, et deux ulcérations s'y manifestèrent. L'haleine avait l'odeur fétide que procure ordinairement le mercure. Ces accidens furent dix jours à se dissiper.

La deuxième observation concerne un peintre-vitrier, d'un bon tempérament, auquel un médecin avait ordonné la liqueur de Van-Swiéten, à la dose d'une cuillerée à café soir et matin, dans une forte décoction de salsepareille, et qui, dès la quatrième cuillerée, eut les gencives, la langue, le palais, l'intérieur des joues et la gorge dans l'état de phlogose très intense, et accompagné d'un très grand malaise. Le malade crachait continuellement, avait l'haleine très fétide, ressentait à la gorge un goût métallique très prononcé. Se croyant empoisonné, il aurait dénoncé le médecin qui, di-

sait-il, l'avait mis dans un tel état, si je ne l'en avais détourné.

Le sujet de la troisième observation est une dame mariée, âgée de trente ans, d'une assez bonne constitution, mais très nerveuse, à laquelle on avait prescrit, soir et matin, une cuillerée à bouche de sirop de Tolu, où, pour une demi-bouteille, on avait fait dissoudre quatre grains de deutochlorure de mercure. Après en avoir pris quatre cuillerées seulement, les gencives se tuméfièrent, la salivation s'établit d'une manière abondante, l'haleine était fétide et les dents se noircirent. Le flux de salive dura plus de quinze jours, et les dents restèrent noires plus de six mois.

Des faits analogues ont été observés par divers auteurs. M. Devergie en cite plusieurs exemples: de sorte qu'il est bien avéré qu'une très petite quantité de mercure peut réagir quelquefois sur les glandes salivaires et la membrane muqueuse sus-gutturale, de manière à produire la plupart des accidens que peut occasionner ce métal. Mais comment expliquer un tel résultat? Si on prétend que c'est par suite de la sympathie qui existe entre l'estomac et les parties irritées, on pourra demander avec raison pourquoi toutes les substances irritantes au même degré, introduites dans ce viscère, ne produisent pas les mêmes effets; et si on convient surtout que le mercure introduit par la surface cutanée peut déterminer les mêmes accidens dès la première ou la seconde friction, faites avec la plus grande précaution, on sera naturellement amené à reconnaître que le mercure produit un mode d'irritation spécifique, et qu'il est probable que, dans les cas analogues à ceux que j'ai cités, la réaction n'a lieu que par un effet sympathique de la sensibilité du système absorbant, et sans que le mercure ait circulé dans la masse des humeurs.

Depuis long-temps la salivation est regardée à juste titre comme un inconvénient plutôt que comme une nécessité du

traitement mercuriel. Fabre ne la croit utile que parce qu'il l'envisage comme un mode de dépurat. « Nous voudrions, dit-il, que le mercure déterminât toujours la crise qui doit opérer la dépurat. de la masse du sang par une voie moins incommode et qui serait aussi efficace. »

On doit s'étonner qu'on n'ait pas reconnu plus tôt qu'il était possible d'établir un système dépuratif aussi complet que cela est désirable, sans avoir recours au mercure; que les sudorifiques, les purgatifs, les évacuations sanguines, les délayans, les bains et le régime sagement combinés, sont les moyens les plus propres à modifier l'organisme et à produire une entière dépurat. ou le retour à l'état normal des humeurs, et que c'est dans l'ensemble de ces moyens modifiés et administrés convenablement, que se trouvent les ressources les plus efficaces pour guérir radicalement et sans danger toutes les affections vénériennes.

Il me reste à parler de la manière dont les frictions mercurielles étaient administrées dans ces derniers temps, et des divers modes de traitemens mercuriels encore en usage. Il existe deux manières pour employer les préparations mercurielles comme base du traitement général des maladies vénériennes : l'une, qui consiste à les appliquer à l'extérieur, et qui constitue *la Méthode externe ou par absorption*; l'autre, où elles sont administrées intérieurement et qu'on nomme *Méthode interne ou par ingestion*. Chacune de ces méthodes a ses modes divers et particuliers d'application, dont je vais indiquer les principaux.

CHAPITRE XX.

Du Traitement mercuriel externe.

Quel que soit le mortier où votre art le triture,
Le rebelle métal conserve sa nature,
Et bientôt dépouillé de son masque changeant,
Reprend sa forme crue et coule en vif argent.

Syphilis, poème.

ARTICLE PREMIER.

De l'action du Mercure à l'état métallique.

On a donné au mercure, tel que la nature le produit, les noms de mercure natif, mercure coulant, mercure cru. Il n'a pas été employé sous cette forme contre les maladies vénériennes, parce qu'on regardait son action comme nulle par la raison qu'il n'excitait pas les glandes salivaires, ce qui paraissait d'autant plus vraisemblable que les Anglais en faisaient usage au commencement du siècle dernier, à la dose de deux ou trois gros par jour, pris dans de l'huile, pour se préserver de la goutte et des calculs urinaires, sans qu'il occasionnât la salivation ou autres accidens. Sue cite l'exemple d'un homme qui, sans en être incommodé, en avala pendant long-temps deux livres par jour, en vue de fondre une pièce d'argent qui s'était arrêtée dans son œsophage. Cependant M. Orfila a démontré que ce métal peut agir comme poison lorsqu'il séjourne assez long-temps dans le canal ali-